

Paraît-il

Sylvie Massicotte

Numéro 62, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80149ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2015). Paraît-il. *L'Inconvénient*, (62), 25–27.

PARÂÎT-IL

Sylvie Massicotte

Petits pois

Le bruit court depuis une semaine. Quelqu'un aurait entrevu Lilianne à la gare d'autobus. Quelqu'un d'autre l'aurait aperçue dans un couloir d'hôpital. Maintenant, on raconte qu'elle a été vue dans le stationnement du centre d'achats. Toujours seule. Est-elle de retour ou seulement de passage ? Avait-elle l'air triste ? Ah, je ne détesterais pas la revoir. Pouvoir lire ce qui s'est inscrit sur son visage au fil des ans. Saisir une lueur dans son regard.

– Elle doit être vieille à présent, décrète Sophie. Ils ont fait comment pour la reconnaître ?

– Elle n'est pas vieille, elle a mon âge ! que je lui fais remarquer. Lilianne ne devrait pas avoir trop changé... Je dépose la corbeille de pois à écosser. Sophie y plonge la main, en attrape une poignée.

– Ses enfants, ils vont la reconnaître, tu crois ? Moi, si tu avais disparu pendant vingt ans, sans jamais donner de nouvelles, et que tu réapparaisais un beau jour, je te tuerais ! lance-t-elle en envoyant balader ses petits pois au fond du saladier.

– Tu me tuerais ?! C'est sympathique...

– Tu trouves ça sympathique d'abandonner ses enfants en bas âge, maman ?

Je fais signe que non, mais je me dis qu'à l'époque Lilianne était jeune, dépassée par les événements. La maternité ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait pu imaginer. Sa vie de couple non plus. Et nous savions tous qu'elle ne prenait aucun plaisir à coiffer ses clientes et à écouter leurs ragots, jour après jour, dans son petit salon. Sa vie entière aurait pu se résumer à cela, il y avait de quoi paniquer.

J'ai souvent pensé à son courage. Je me représentais cette scène de nuit où elle prenait sa valise avant de refermer délicatement la porte pour s'en aller sans réveiller personne...

– C'est long, écosser des pois ! se plaint Sophie. Tu nous aurais quittés, toi ?

– C'est si bon, des petits pois fraîchement cueillis !

Mon doigt glisse à l'intérieur de la cosse humide et fait jaillir le rang de pois serrés les uns contre les autres. Des enfants se tenant par la main. Est-ce que je les aurais laissés, moi ? Sophie m'épie du coin de l'œil. J'aurais peut-être pu, oui, les abandonner. Maintes fois, j'aurais pu. Celles qui passent à l'acte sont blâmées. Les autres sont des hypocrites ?

– Tu aurais pu ? insiste Sophie.

Je souris pour alléger l'atmosphère, minimiser la gravité de la question. Est-ce que j'aurais pu les abandonner ? Je devrais répondre : « Bien sûr que non, Sophie » avec l'assurance d'une mère, avec de la fermeté dans la voix mêlée à une chaleur rassurante. « Bien sûr que non, Sophie... » Je n'y arrive pas. Je tisse malgré moi un silence de mère en attrapant une cosse à ouvrir. Je tire sur le fil, écarte l'enveloppe et récupère les petits pois qui iront rejoindre les autres dans le grand saladier.

Je revois Lilianne, quand elle avait l'âge de Sophie, belle et joyeuse. Un lundi matin, dans la classe qui sentait la cire à plancher, elle nous avait décrit son premier slow avec Robert. Elle ne parlait que de lui. Plus tard, elle avait collé sa photo sous le couvercle de son pupitre en bois. Elle déclarait avoir rencontré l'amour de sa vie. Cela nous faisait rire, mais Lilianne était têtue. Dès la fin du secondaire, elle se mariait. Les enfants n'ont pas tardé à venir. Elle fondait une famille avec son Robert tandis que les autres filles cherchaient encore le prince charmant. Ma mère nous répétait qu'il ne fallait pas nous presser, que nous avions bien le temps... Avait-elle déjà souhaité nous abandonner ? Je n'ai jamais eu le culot de le lui demander. Je pense à quel point Sophie est culottée, tout en l'observant en train de rassembler les cosses vides.

– En tout cas, j'espère que tu ne nous aurais jamais quittés ! conclut-elle en s'apprêtant à les jeter à la poubelle.

– Pas dans la poubelle ! je lui lance. Plutôt au compost.

Elle acquiesce. J'attrape le saladier, envoie les petits pois dans la casserole d'eau bouillante. Dans quelques instants, je les plongerai dans l'eau glacée pour arrêter la cuisson et conserver leur couleur bien verte. Sophie et moi pourrons commencer à en retirer la deuxième peau.

Tant de bleu, tant de lumière

Elle a abandonné son chariot à bagages dans la foule pour courir vers les bras grand ouverts de celui qui l'attend. Ils se serrent fort en s'embrassant. Il la relâche, s'écarte légèrement pour mieux la contempler dans sa robe blanche qu'elle tente de défroisser d'une main moite. Il caresse ses épaules satinées, sa peau dorée, très également bronzée, et se rend compte que la retrouver lui fait du bien.

Elle se tourne un instant vers le chariot, là-bas, mais il la retient. Elle se mire dans ses verres fumés, constatant une fois de plus à quel point elle embellit en sa présence, à quel point ils vont bien ensemble. Elle le trouve magnifique sans cette casquette avec laquelle on le voit toujours sur les photos des journaux à potins. Ils s'embrassent encore et elle sent les poils drus de sa barbe lui râper la joue. Il a une haleine de cigarette et de café. Elle croit que la sienne est encore empreinte du bonbon à la menthe glacée distribué avant l'atterrissage.

Il fait tourner dans sa tête les mots « Tant de bleu, tant de lumière... » qu'elle lui a textés plus d'une fois pour lui décrire la Méditerranée sous la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Il lui semble découvrir cette lumière dans ses yeux. Elle sent le voyage. Sa peau aura un goût de sel, tout à l'heure.

Dès la fin du festival pour lequel elle a tant travaillé, elle est partie pour ces trois semaines de vacances en solitaire. Il pouvait rester à la maison, préparer son prochain spectacle, et il l'appellerait, lui enverrait des courriels. Ce qu'il a fait, avec certains délais parfois, à cause du décalage ou parce qu'il était trop pris par l'écriture de ses sketches. Elle l'avait encouragé à ne pas recourir aux équipes d'auteurs, pour une fois, confiante que les textes allaient gagner en substance s'il les écrivait lui-même. Elle ne l'a jamais trouvé drôle sur scène, alors que dans la vie, il est tout autre. Il ne joue pas à l'humoriste dans l'intimité, ce qu'elle apprécie. L'humour qui déclenche le rire des foules l'ennuie. Elle assiste rarement à ses spectacles.

C'est finalement lui qui ira récupérer le chariot. Il se faufile, réussit à l'atteindre en s'excusant au passage. On lui sourit avec indulgence. Il sait qu'on l'a reconnu malgré ses verres fumés et malgré le fait qu'il ne porte pas sa casquette. Il signe volontiers les autographes qu'on lui demande, mais griffonne en vitesse des mots convenus. Il murmure quelques paroles discrètes plutôt que d'élever le ton comme il le ferait normalement pour attirer l'attention. Pendant qu'il dessine un bonhomme sourire à côté de sa signature, les gens examinent cette femme bronzée en robe blanche, les traits tirés. Il est une heure du matin pour elle, mais elle prend un air amusé, sans tout à fait les regarder. Elle reste ainsi, les yeux dans le vague, tout en évitant de le perdre de vue, lui, à demi appuyé sur le chariot. Elle a hâte de le retrouver au calme, de se blottir contre lui. Il a dû acheter des fleurs. Il n'y aura rien

comme ces agaves incroyables qu'elle admirait de la terrasse de l'hôtel. Il n'y aura rien comme le bleu et la lumière qui l'ont accompagnée pendant trois semaines. Mais il y aura lui. Et leur chat qui la boudera certainement les premiers jours. Il y aura la rumeur de la ville grouillante. Il y aura un peu de quotidien avant que le tourbillon du travail ne la reprenne complètement.

Il lève la tête entre deux autographes et la voit qui attend. Belle et patiente, pense-t-il. Il n'a pas l'habitude de l'apercevoir ainsi, à distance, au milieu de la foule. Il n'a pas l'habitude de l'observer en public sans que la visière de sa casquette ne réduise son champ de vision. Il se dit qu'une casquette altère le champ visuel et qu'on s'y habitue. Ne plus l'avoir change sa vision du monde. Il se répète : « Ne plus l'avoir change ma vision du monde », puis il se demande s'il ne pourrait pas utiliser, dans son spectacle, cette idée de casquette altérant sa perception des êtres et des choses qui l'entourent. Mais réussira-t-il à poursuivre l'écriture maintenant qu'elle est de retour ? Elle s'occupera du chat. L'animal finissait par lui prendre de son temps et l'interrompait souvent, surtout la première semaine où elle est partie. « Ne plus l'avoir change ma vision du monde », se répète-t-il en pensant à la casquette, puis au chat. Finalement : « Ne plus l'avoir, elle ?... »

Derrière les verres fumés, l'interrogation dans les yeux de l'homme demeure imperceptible. Elle bâille, pense au confort du lit, à leur chambre qu'elle trouvera certainement très sombre après celle de l'hôtel. Elle décrochera avec bonheur les lunettes des oreilles de celui qui poursuit ses signatures en ce moment, elle les laissera tomber sur la table de chevet quand il s'apprêtera à faire glisser la robe blanche le long de son corps. Elle est crevée, mais elle fera l'amour. Elle en a souvent eu envie après ses baignades, allongée à moitié nue sur le rocher plat qui surplombait la mer. Elle s'est même prise à draguer un Japonais sur la terrasse de l'hôtel, un soir. Ils avaient leurs chambres au même étage et il rentrait toujours seul, lui aussi, après avoir bu des bières en fixant l'horizon, l'air tourmenté. Elle aurait facilement pu le reconforter, rien qu'une nuit, pensait-elle. Jamais personne ne l'aurait su. Elle l'a dragué sans conviction, en sachant qu'elle n'irait pas jusqu'au bout. Une fois entrée dans sa chambre, elle a ouvert sa porte-fenêtre et s'est jetée sur son lit. Elle aimait sentir la brise et écouter la mer. Elle s'est caressée longuement avant de se laisser glisser dans le sommeil. C'était la fin de l'après-midi pour lui, à la maison, et il avait choisi ce moment pour la joindre par Skype. Elle s'est demandé s'il fallait vraiment qu'elle mette la caméra en marche, s'il allait remarquer ce teint rosé qu'elle a toujours après l'amour. Pourtant, elle ne venait pas de le tromper. Elle s'était simplement caressée en pensant à un inconnu qui allait le demeurer.

Il avait observé que les vacances lui allaient bien. De son côté, elle avait noté qu'il ne se rasait pas et que son cendrier débordait. Il n'avait pas apprécié sa remarque, mais comme elle se réjouissait d'apprendre que l'écriture allait bon train pour lui, il n'avait pas relevé. Il y avait eu ce petit silence pendant lequel elle s'était aperçue que, contrairement à lui, elle n'avait aucune envie de causer. Elle avait dû se forcer pour dire quelque chose devant la caméra de l'ordinateur ouvert

sur son lit, devant cette image de lui, mal rasé, le cendrier débordant à ses côtés. L'espace d'un instant, elle s'était prise à penser que, ne parlant pas le japonais, elle serait tranquille dans le lit de l'inconnu de la chambre voisine à ne pas devoir discuter.

Il parvient à dégager le chariot et à se frayer un chemin, prenant congé de ses admirateurs qui ne le lâchent pas des yeux. Il avance vers elle avec la curieuse impression qu'elle ne l'attend plus. Il lui secoue la main avec affection avant de l'embrasser dans le cou. Il donne un petit coup de langue sur le duvet de la nuque, à la recherche d'un goût de sel, mais le parfum de la crème après-soleil domine. Leurs doigts s'enlacent sans grand enthousiasme. Il continue de pousser le chariot, puis en évaluant la quantité de bagages bringuebalants, il lui demande ce qu'elle rapporte. Elle ne sait que répondre à cette question sans importance. Un garçon, la casquette à l'envers, surgit devant eux en les priant de sourire. Ils ne réagissent pas, ils sont comme suspendus hors du temps. Après s'être emparé de leur image, il disparaît. Eux ne s'arrêtent pas, continuent d'avancer derrière le chariot, songeurs, comme s'ils pouvaient pressentir que ce serait cette photo qu'on utiliserait pour annoncer leur séparation. Ils atteignent le stationnement, marchent dans la pénombre jusqu'à la voiture. Tandis qu'il place les bagages dans le coffre, elle a la sensation d'être une plante d'extérieur que l'on rentre pour l'hiver.

Il paraît que c'est normal

Hier, après avoir déposé nos bagages à l'hôtel, nous sommes partis découvrir la ville en amoureux. Au milieu de la rue, nous avons trouvé un rat écrasé. Les tripes et le coulis de sang n'étaient pas encore secs. Julienne en a presque vomi. Tout à l'heure, nous étions justement en train de nous convaincre qu'il ne fallait plus penser aux rats en déambulant dans la ville entre les sacs poubelles, qu'il valait mieux regarder un peu plus haut, à la manière des autres touristes, quand un rat a surgi devant nous ! Julienne a agrippé mon bras. J'ai fait comme elle, je me suis immobilisé. Le rat se sauvait à toute vitesse en tenant quelque chose dans sa gueule, mais il nous a jeté un œil, une fraction de seconde, comme si on avait pu lui enlever sa proie. Ce regard assassin tourné vers nous, je ne l'oublierai jamais...

Il paraît que c'est normal, des rats dans les villes portuaires. On dit que c'est courant. Mais nous n'avons pas l'habitude. Maintenant, nous nous observons mutuellement en train de picorer dans nos assiettes, repoussant du bout de nos fourchettes les poissons entiers, frais pêchés, qu'on vient de nous servir. Le mien a un œil qui ne me revient pas. De son côté, Julienne ne se décide pas à prendre la première bouchée.

– Nous perdons notre temps, déclare-t-elle.

– Nous n'avons pas l'habitude des vacances. Ni des rats. Nous allons nous accoutumer.

– Je ne crois pas, rétorque-t-elle.

Nous déposons nos couverts. Elle appuie le menton sur ses mains jointes. Nous restons les yeux dans les yeux, comme

font les couples en vacances. Il me semble tout à coup qu'elle a ce même regard qu'avait le rat. Le serveur se penche au-dessus de nous :

– Quelque chose ne va pas ?

Nous n'avons pas besoin de répondre, il attrape nos assiettes intactes et file vers la cuisine. Julienne a peut-être un regard assassin en permanence et je ne l'aurais jamais remarqué ? Il paraît que nous révélons nos vraies natures en voyage et que les vacances sont précisément faites pour se découvrir. Elle s'éponge les lèvres, même si elle n'a rien mangé, puis abandonne sa serviette sur la nappe. La seule vue des poissons lui aurait laissé un mauvais goût dans la bouche ? Ou est-ce le rat qui aurait tenu un morceau de poisson dans sa gueule ?

Julienne recule sa chaise. Je me lève et laisse un billet sur la table. Cette somme couvrira beaucoup plus que ce que nous avons commandé. Dilapider des billets en devises étrangères ne signifie rien pour moi. Depuis que nous sommes partis, je les lance avec légèreté, sans scrupule, presque avec amusement. Parce que nous sommes supposés nous amuser. « Amusez-vous bien ! » ont lancé nos familles en nous quittant avec envie à l'aéroport. Nous avons agité la main, promettant de leur écrire. Dehors, je souffle malgré moi :

– On ne leur a pas encore adressé un seul message...

Sans réagir, et sans me consulter non plus, Julienne s'insère dans le défilé des touristes qui flânent le long de la marina. À mon tour, j'essaie de m'intégrer à cette file de gens relax, heurtant au passage une femme enceinte en train de lécher un cornet à trois boules. J'attrape le bras de Julienne :

– Tu aurais peut-être envie d'une glace, toi aussi, hum ?

L'air dégoûté, elle hoche la tête. Je continue de marcher à ses côtés, en épousant comme elle la lenteur du pas des autres. Pour éviter son regard, je tente de m'intéresser à cette forêt de longs mâts blancs qui oscillent entre ciel et mer. Je cherche comment nous pourrions les décrire dans un message à nos familles, puis il me semble entendre Julienne cracher le mot *bonheur*. Je vérifie :

– ... Bonheur ? C'est le nom d'un voilier ?

– Non. C'est le nom du moment présent, explique-t-elle.

– Oh, tu aimes les vacances...

Elle tourne la tête vers moi. Jamais je n'avais remarqué cette petite dent acérée qui apparaît lorsqu'elle retrousse la lèvre supérieure avec un semblant de sourire. Je n'avais pas imaginé qu'en levant son nez pointu, elle chatouillerait le ciel marine en répétant :

– Bonheur...

Et la voilà qui éclate de rire. Ou seraient-ce des pleurs ? C'est une sorte de couinement que j'entends, puis un chant amplifié qui résonne sur l'eau. Il paraît que c'est normal, des rats dans les villes portuaires. On dit que c'est courant. Mais nous n'avons pas l'habitude. ■